

LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 3 ET DIMANCHE 4 MAI 2014



Coureurs des bois, des rivières, du Far West

Serge Bouchard et Marie-Christine Lévesque exhument les héros de notre épopée populaire

Hollywood a magnifié depuis longtemps des personnages historiques anglo-saxons issus du peuple et déjà, par leur légende, enchanteurs du Nouveau Monde: Daniel Boone, Davy Crockett, Kit Carson, Buffalo Bill... Convaincus que des Français et leurs descendants canadiens sont allés encore plus loin dans la transfiguration populaire du continent, Serge Bouchard et Marie-Christine Lévesque, dans *Ils ont couru l'Amérique*, nous révèlent ces magiciens méconnus.

MICHEL LAPIERRE

Voilà le tome II des *Remarquables oubliés*, dont le premier volume faisait, en 2011, découvrir quinze femmes qui, même si les historiens les ont négligées, «ont fait l'Amérique». L'anthropologue Serge Bouchard et Marie-Christine Lévesque, partageant un admirable talent de conteur, préfèrent aux grands personnages officiels des «femmes briseuses de conventions» et des «hommes libres» qui prouvent que l'histoire, enfin démocratisée, devient le bien de tous.

C'est ce dont témoignent les quatorze nomades du Nouveau Continent qu'ils nous dépeignent ici: «coureurs des bois», bien sûr, mais aussi «hommes des montagnes, cavaliers des plaines, muletiers, navigateurs des glaces et commerçants des déserts». Le premier d'entre eux, Étienne Brûlé (mort en 1633), explorateur et aventurier, décida tout bonnement de s'ensauvager. Il adopta le mode de vie des Amérindiens, profita de leur liberté sexuelle et apprit leurs langues.

Premier Européen à se comporter de la sorte en Amérique du Nord et à atteindre les Grands Lacs, il plongea si bien à l'intérieur du continent, à la fois physiquement et mentalement, que les Hurons, dans un geste peut-être rituel, le mangèrent! Sa mort énigmatique amène nos deux auteurs à nous faire rêver à l'étrange profondeur des cultures animistes des Amérindiens, d'autant que les coureurs des bois qu'ils décrivent deviennent, selon l'expression de l'époque, «plus sauvages que les sauvages».

Pirates, Indiens, cow-boys

Jean de Brébeuf (1593-1649), le missionnaire jésuite lettré que citent nos conteurs, considère, à la vue du festin des morts qu'organisent les Hurons en exhumant les cadavres pour les couvrir «de belles robes de castor toutes neuves», qu'il n'existe pas «une plus parfaite représentation de ce que c'est que l'homme». Les autochtones, chez qui les guerriers, faits prisonniers par une tribu ennemie, chantent pour accueillir la mort, dans les supplices qu'on leur inflige, donnent des leçons de courage et de mystique à la chrétienté.

L'interprète Guillaume Couture (1618-1701), intermédiaire fraternel entre ses compatriotes français et les Amérindiens, l'explorateur canadien Louis Jolliet (1645-1700), découvreur du Mississippi

VOIR PAGE F 2 : COUREURS

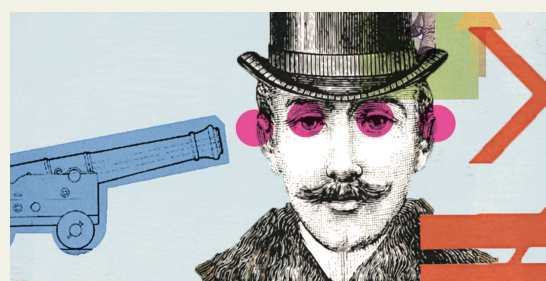


«Les officiers français ne comprennent rien à l'attitude souveraine des Indiens, à l'ensauvagement bénéfique des Canadiens, en d'autres mots, à l'ingéniosité et au courage des enfants du pays»

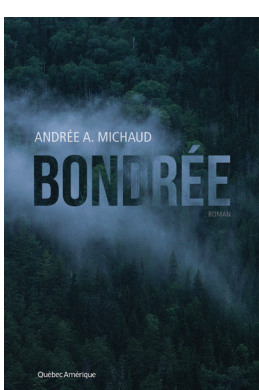
Extrait d'*Ils ont couru l'Amérique*



Les critiques du Prix littéraire des collégiens
Page F 2



Toute l'histoire du Québec, 30 secondes à la fois?
Page F 6



ANDRÉE A. MICHAUD

BONDREE

«Comme dans ses romans précédents, Andrée A. Michaud outrepassa les limites de l'énigme policière (pourtant impeccablement ficelée) pour mieux plonger dans les répercussions du drame. [...] le style atteint, avec son 10^e roman, le plus haut degré d'achèvement.»

Martine Desjardins, *L'actualité*

MAINTENANT EN LIBRAIRIE

Québec Amérique
quebec-amerique.com

LIVRES



Kim Archambault
Cégep de Terrebonne



Lee-Anne Lesage
Cégep Saint-Jean-sur-Richelieu



Olivier Parent
Collège Lionel-Groulx



Wira Alkozai
Cégep de Limoilou



Marie-Hélène Racine
Cégep de Drummondville

PHOTOS RENAUD PHILIPPE LE DEVOIR

Les critiques des collégiens

En marge du Prix littéraire des collégiens, qui a couronné en mai dernier *Guano*, premier roman de Louis Carmain (Hexagone), il y a le prix des critiques des collégiens. En quelque 350 mots, les jeunes critiques participants résument, argumentent et pèsent à l'écrit un des cinq livres finalistes de cette édition du Prix des collégiens. Nous publions cette semaine les meilleurs textes — un par livre —, sélectionnés par Bruno Lemieux, professeur au cégep de Sherbrooke, Louise Gérin-Duffy, professeure à la retraite du collège Jean-de-Brébeuf, et Catherine Lalonde, journaliste responsable du cahier Livres du *Devoir*. Aussi, les portraits de certains membres du jury, croqués lors de la délibération à Québec par notre photographe Renaud Philippe.

Les cendres d'Auschwitz

JEAN-PHILIPPE CHASSÉ
Cégep de Trois-Rivières

Quelle histoire douloureuse se cache derrière ce mystérieux carnet, devenu au musée l'artefact n° 453, tout droit sorti des fournaises d'Auschwitz? Voilà le secret que tente de dévoiler le journaliste François Bélanger dans le roman *Artéfact*. L'objet en question? Un cœur, un carnet en forme de cœur auquel l'auteur, Carl Leblanc, a consacré aussi un documentaire. Cet impensable artefact consiste en un ensemble de vœux d'anniversaires qu'une douzaine de femmes ont écrit à une amie dans ce lieu de mort. Un véritable testament de solidarité dans un endroit où le simple fait d'écrire peut conduire aux fours crématoires.

Le récit de ce cœur entrecoeur celui de Krylenko, un ancien nazi accusé de crimes de guerre. Cette seconde enquête permettra au lecteur de voir un autre visage de l'humanité. L'histoire de l'ex-soldat fasciste mènera François non seulement à celle du carnet, mais aussi à une réflexion profonde sur l'essence de l'être humain. Car oui, «les nazis n'étaient pas ces chats qui chassent les souris, mais bel et bien des hommes».

Carl Leblanc construit ici une histoire réaliste et sans mélodrame: *Artéfact* est plus qu'un grand récit d'amitié ou de courage, c'est celui de la folie de quelques jeunes filles prises dans une situation inimaginable, qui se rappellent subitement l'allégresse d'avoir vingt ans. Leblanc trace aussi le portrait émouvant de ces mêmes femmes après l'Holocauste, des femmes profondément marquées par leur passé. Certaines choisissent le déni; d'autres entretiennent leur souvenir dans les musées; l'une mettra fin à ses jours.

Les sauts constants dans le temps donnent du rythme et tiennent le lecteur en haleine. Entre les bribes de vie des artisanes du carnet et l'enquête du reporter se déploie l'histoire tragique, mais pleine d'espoir, d'une poignée de femmes ordinaires.

Artéfact, c'est la vie dans la mort et la mort dans l'oubli, c'est la bonté et la cruauté du genre humain, c'est l'ancien et le récent, c'est l'homme contre l'homme. C'est la critique, mais aussi l'apologie de l'humanité.

ARTÉFACT
Carl Leblanc
XYZ
Montréal, 2012, 160 pages

Mélancolique chanson

PAMÉLA CLAUDE
Collège Montmorency

En publiant *Chanson française*, Sophie Létourneau, universitaire intéressée notamment par les thèmes de la mélancolie et du leurre amoureux, transpose sa réflexion dans l'histoire de Béatrice. Enseignante à Montréal, cette jeune femme quitte le grand amour pour aller faire un stage à Paris. Dès lors, le roman laisse comprendre que la quête de Béatrice se trouve ailleurs que dans l'homme idéal ou la famille, mais plutôt dans l'absence de l'être aimé; dans la mélancolie amoureuse. *Chanson française*, tout comme la chanson *Les immortelles* de Jean-Pierre Ferland qui trouve, parmi d'autres, un écho dans le roman, fredonne que ce qui meurt a plus de poids et d'importance.

Puisque la beauté de cet amour réside dans l'absence et le souvenir, c'est par un voyage à Paris, terre de romance, qu'est vécu cet amour insaisissable et transatlantique entre une Montroisaise à Paris et un Français à Montréal. Béatrice part pour l'Hexagone en plein questionnement identitaire. Son constat se résume par un grand dysfonctionnement amoureux qui n'aura pour issue que la famille représentée par une sœur protectrice. C'est cet amour familial inconditionnel qui, au final, dominera, comme le révèle le fait qu'elle s'épanouit dans la maternité.

Létourneau surprend par son choix de narration, au «tu», perçu peut-être comme un moyen d'interpeller le lecteur. Dans l'optique de la mélancolie amoureuse, Béatrice se souvient de la période de sa vie où ce tu n'avait pas sa place: «Il ne pouvait s'imaginer que ton trouble venait qu'il y avait longtemps que tu ne t'entendais plus dire tu.» C'est finalement une grande chanson qu'elle chante, la chanson de sa vie, et ce choix de narration contribue à soutenir le rythme du récit.

Chanson française est guidé par les vieux airs romantiques qui en font une ballade nostalgique. La prose cadencée à la manière de couplets, rythmée par les saisons, est à l'unisson avec les titres mélodiques des chapitres et les chansons de Barbara, de Françoise Hardy ou bien de Jeanne Moreau. Létourneau lance un air mélodieux, un véritable ver d'oreille pour le lecteur.

CHANSON FRANÇAISE
Sophie Létourneau
Le Quartanier
Montréal, 2013, 190 pages

Délice historique

VALÉRIE MÉRETTE
Cégep de Sherbrooke

En 1864, une flotte navale dépêchée par l'Espagne s'embarque vers les colonies sud-américaines, dotée d'une obscure mission dite «scientifique». La reconquête du Pérou, colonie récalcitrante, se révèle d'une plus grande importance que la science. Toutes les raisons sont valables pour déclencher une guerre: question d'honneur, et peut-être, un peu, d'argent... Une guerre obscure et oubliée, que l'auteur novice Louis Carmain réactualise dans son premier roman, *Guano*, à l'Hexagone.

Le récit défile à travers les yeux de Simon, marin et secrétaire personnel de l'amiral espagnol dépositaire de la mission obscure, qui mènera à une conclusion aussi saugrenue que sanglante. Le jeune matelot suit passivement ces événements et en transcrit des rapports plus fascinants que nature, jusqu'à la rencontre d'une flamboyante rouquine. Il trouvera dans cette vieille fille érudite un écho amoureux évanescant, vécu à travers le rêve, l'absence et la guerre.

Alliant bagage historique et travail de la forme littéraire, *Guano* révèle une richesse le distinguant de l'habituel roman historique. Car si les événements importants sont avérés et les personnages marquants conservés, ils sont toutefois dénaturés à coup de figures de style volontairement pompeuses, afin d'exposer le ridicule qui habite tant la situation que les individus. Les hauts placés tombent bas, à l'aide de descriptions acides: «Il portait un uniforme sombre à rebords rouges, pour l'occasion, et de grands favoris, mais pas pour l'occasion.»

Alors que l'humour coloré rend la lecture agréable, la cohérence de l'œuvre lui octroie un contenu riche. Le protagoniste accorde lui-même une attention particulière aux techniques de composition littéraire. Sa quête abstraite sera de découvrir la recette du récit réellement passionnant, d'où perceront deux ingrédients: la fiction, qui fournit l'extraordinaire et rend les récits plus «vivants», ainsi que la réalité, dans laquelle réside la vraie beauté. Car «l'invention a [...] ses bâillements», mais «n'est-ce pas la vérité qui désennuie, au fond?». Une recette suivie rigoureusement par Carmain, avec sur fond de réel une note insaisissable d'imagination.

On en mangerait.

GUANO
Louis Carmain
L'Hexagone
Montréal, 2013, 200 pages

Un héritage double

XIN CI
Collège Jean-de-Brébeuf

Selon l'expression populaire, la vérité choque. Mais les mensonges ne font-ils pas encore plus mal? *Mensonges*, le plus récent roman de Christiane Duchesne, repose sur une série de demi-vérités, de cachotteries et de révélations indicibles qui touchent cinq générations et se croisent en deux récits entrecroisés: celui de la dernière escapade de Vautour, un contrebandier à l'époque de la Prohibition, et celui d'une chasse au trésor mouvementée menée par les improbables survivantes d'une famille, sa famille, marquée par la tragédie.

Intriguée par un message mystérieux sur le testament de son père, Parmélie, sentant sa mort venir, invite son arrière-petite-fille Violette à déchiffrer le secret. Leur quête parsemée d'énigmes et de rebondissements leur fera réaliser que l'héritage légué est plus lourd à porter qu'elle ne le croyait au départ.

Christiane Duchesne présente avec doigté le passage de l'enfance à l'adolescence, avec ses hauts et ses bas: alors que l'amitié qui unit les jeunes Violette et Émile, âmes sœurs depuis toujours, se sublime en amour, la relation de confiance entre l'orpheline et sa protectrice est mise à rude épreuve.

Malgré les deuils célébrés quasi religieusement par Violette lors des jours de «mauvais anniversaire», malgré les mensonges de Parmélie, l'aventure est joyeuse et fait chaud au cœur, dans une atmosphère de mystère enfantin qui donne une légèreté au récit.

L'amour entre Violette et son arrière-grand-mère Parmélie émane de toutes les lignes du roman, écrit dans un style simple, tendre et sensible, qui met en avant les grands deuils de l'enfance, les amours naissantes et les petits bonheurs du quotidien.

Dans la cuisine aux odeurs sucrées et dorées, on entend des bribes de conversation du matin entre Parmélie et Violette: elles parlent de tout et de rien, elles rient et se comprennent. Au cœur de cette complicité, le bonheur surmonte les larmes, la confiance transcende les mensonges, l'espoir étrangle la fatalité, et c'est tout ce qui compte.

MENSONGES
Christiane Duchesne
Boréal
Montréal, 2013, 224 pages

Le désir de se perdre

CAROL-ANNE TREMBLAY
Cégep de Lévis-Lauzon

Si l'on faut se perdre pour se retrouver, alors le désir de s'égarer ne devient-il pas l'essence même de l'aventure? Ce besoin d'inconnu, de nouveauté et d'être étranger ne dépasse-t-il pas celui de s'installer, de connaître et d'être découvert? Car la clé des tourments tient parfois dans un mystère irrésolu.

C'est sur un univers labyrinthique que Patrice Lessard ouvre les fenêtres de son dernier roman, *Nina*; une intrigue complexe dans les rues pavées de Lisbonne. Si les personnages présentés enquêtent sur un frère disparu ou un flingue volé, le lecteur, lui, tente de résoudre les secrets des différentes narrations, des événements douteux et de l'énigme du roman lui-même («Ce n'est pas un roman policier, dit alors Vincent, et il pensait qu'au fond toute cette histoire n'était qu'un tissu de mensonges et que ça ne servait plus à grand-chose de continuer à chercher»). Décidément, on se sent dérouter, confus. Et si c'était le but?

Patrice Lessard confronte les attentes du lecteur, les repousse, les dépasse. Il écrit d'un souffle, insérant les dialogues à même la narration, qui se partage entre Vincent, Gil et un homme laissé anonyme.

Les personnages vivent tous leur période lisboète différemment, mais se retrouvent, par ailleurs, dans ce besoin d'abandon, de laisser-aller, à maintes reprises commandé par un nombre considérable de verres de vin ou de bouteilles de bière. Le quotidien lassant les pousse à s'évader, à s'échapper. «[...] souffrais-je vraiment lorsque je fuyais mes êtres chers? N'éprouvais-je pas plutôt un sentiment de libération? [...] Sensation désagréable que les choses se répétaient... Les choses se répètent sans cesse [...]». Lessard arrive à retenir le lecteur dans une quête qui finit par porter sur leur existence même.

Il ne faut pas se laisser déconcerter par les détours, les croisements d'histoires et la répétition de détails anodins si l'on veut apprécier *Nina*. Il faut dévorer le livre, le lire comme il a été écrit: d'un trait. Il faut s'y perdre et aimer s'y perdre, car cette fois, nous n'aurons pas droit à toutes les réponses.

NINA
Patrice Lessard
Héliotrope
Montréal, 2012, 400 pages

ÉTOFFE DU PAYS

PAR FLORENCE MARY SIMMS
Traduit par Louis Pelletier



SEPTENTRION Q.C. CA
25 ans • 1988-2013 TOUJOURS LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

COUREURS

SUITE DE LA PAGE F 1

et cartographe à qui le poète Alain Grandbois consacra son livre *Né à Québec* (1933, réédité aux PUM en 2003), initie, à leur tour, l'Europe à l'imaginaire démesuré de l'In-terland nord-américain.

Au sujet de Pierre Le Moyné d'Iberville (1661-1706), natif de Montréal, Serge Bouchard et Marie-Christine Lévesque prennent le contre-pied des historiens qui ont affadé sa mémoire en pensant l'enjoliver. Ils n'hésitent pas à soutenir que l'imbattable pourfendeur d'Anglais ne fut, de la baie d'Hudson aux Antilles, rien de moins qu'un pirate! À ceux qui

préfèrent parler d'un corsaire au service du roi de France, ils signalent, avec justesse, que la frontière entre un corsaire et un pirate «était floue et facile à franchir».

À la différence des militaires français, d'Iberville s'inscrit dans un courant canadien que singularise un esprit d'indépendance inspiré des Amérindiens. À sa suite, le Trifluvien Pierre Gaultier de La Vérendrye et ses fils font, allant vers les Rocheuses, reculer les limites géographiques. Toussaint Charbonneau, né à Boucherville, et sa compagne autochtone guident, dès 1804, la fameuse expédition de Lewis et Clark, dans des territoires encore sous l'emprise autochtone, pour que les États-Unis s'étendent jusqu'au Pacifique.

La ceinture invisible

Le Montréalais Gabriel Franchère tient en français, de 1810 à 1814, un journal de la conquête états-unienne du nord-ouest de l'Amérique. Né à Saint-Justin, en Mauricie, François-Xavier Aubry (1824-1854), parti du Missouri, parcourt le Far West sur la piste de Santa Fe, au Nouveau-Mexique, et définit, à la vitesse de l'éclair, la topographie du sud-ouest des États-Unis où errent les Apaches et les Comanches.

Fidèle à la tradition des aventuriers venus de la vallée du Saint-Laurent, Aubry conclut la paix avec un chef apache. Mais ce geste, éloigné de l'uniformisation états-unienne qui s'apprête à effacer toute diversité

culturelle, coïncide avec l'évocation par Serge Bouchard et Marie-Christine Lévesque du «nuage de poussière» où disparaît le cow-boy par excellence, à la ceinture fléchée invisible.

Une autre Amérique, plus folle, plus contrastée, plus fraternelle, était possible. Elle renaît toujours lorsque l'histoire, pour être immensément plus vraie, devient un conte.

Collaborateur
Le Devoir

ILS ONT COURU L'AMÉRIQUE
Tome II: DE REMARQUABLES OUBLIÉS
Serge Bouchard et Marie-Christine Lévesque
Lux
Montréal, 2014, 424 pages

LITTÉRATURE

Jouer aux espions



DANIELLE LAURIN

Sous le Radar: le titre du premier roman de Pierre Breton renvoie à une base militaire américaine située à proximité d'un petit village de Beauce. Nous sommes en pleine guerre froide, peu après la crise des missiles à Cuba. La menace nucléaire plane. Et pourtant...

Pourtant, ce n'est pas le climat d'inquiétude qui domine dans cette histoire. Au contraire. Nous sommes immergés dans une atmosphère de légèreté. L'auteur, ex-journaliste beauceron au début de la soixantaine, fait preuve d'un humour savoureux et s'avère un fabuleux conteur.

Au centre de l'action: deux garçons de 13 ans, dont l'un officie comme narrateur. Mais après coup. Les années ayant passé, celui qui prend en charge le récit regarde par-dessus l'épaule l'adolescent qu'il a été. Avec un brin de nostalgie et pas mal d'autodérision.

L'enfer est rouge, le ciel est bleu

Sous le Radar offre en toile de fond la reconstitution d'une époque révolue. Nous sommes à l'heure de la grand-messe du dimanche en famille. Et des mariages « obligés » que tout le monde fait semblant de ne pas voir mais qui alimentent les langues sales: « *Y se marient parce qu'ils ont fait Pâques avant les rameaux.* »

Pour certains, dans ce petit village qui a toujours voté du bon bord, même quand venait le temps d'élire un maire, il y a de la nostalgie par rapport à l'ère Duplessis qui vient de se terminer. Mais le vent pourrait bien tourner. C'est dans l'air, les choses ne vont pas tarder à changer.

Le début du roman campe tout de suite le décor, et donne le ton. La base militaire construite dans les années 1950 au sommet d'une montagne pour détecter d'éventuelles attaques de l'URSS fait l'objet de toutes les attentions. Pour les habitants du village, qui l'ont surnommée « *le Radar* », c'est une véritable mine d'or.

Non seulement on y emploie à des salaires avantageux des gars du coin, mais on y abrite des centaines de soldats américains et leur famille, qui s'approvisionnent régulièrement dans les commerces avoisinants. Conclusion: « *Staline, la guerre froide et la bombe thermonucléaire avaient donc assuré notre prospérité.* »

Pas pour longtemps, malheureusement. Le Radar est menacé par le progrès, comme l'explique le grand frère à son cadet: « *Les bombardiers et les radars, c'est du passé et dépassé. Maintenant, c'est les missiles, les satellites, les sous-marins nucléaires.* »

Pour le jeune héros indolent, mieux vaut ne pas songer aux ravages d'une attaque éventuelle, sous quelque forme que ce soit. « *Ce midi-là, quand tout le monde fut revenu de la grand-messe et que toute la famille se fut rassemblée autour de la table pour savourer le rôti de bœuf du dimanche, je me suis demandé pourquoi un sous-marin russe tapi au fond des océans viendrait briser ce bonheur tranquille.* »

Ce qui motive avant tout cet ado? S'amuser. Avec la musique des Beatles dans le tapis. L'émission *Jeunesse d'aujourd'hui* fait aussi partie de ses distractions. Et lorgner la belle Claudine, sa voisine, le fait rêver. Mais ce qu'il préfère, c'est faire les 400 coups avec son pote Tom Higgins.

Après de ce rouquin aux racines irlandaises, de ce frondeur, ce farceur mal embouché, la vie est excitante à souhait. Toujours à l'affût de mauvais coups, il entraîne dans ses frasques son ami qui, par contraste, est



De la base militaire surnommée le Radar qui a inspiré Pierre Breton, ne reste plus qu'un bunker exploité par un centre de villégiature.

SOURCE DOMAINE DU RADAR

« *J'allais devenir un voleur. Pas un voleur qu'on admire comme Robin des Bois ou Arsène Lupin, mais un petit chapardeur minable qui se méprisait pour ce qu'il allait faire.* »

Extrait de *Sous le Radar*

on ne peut plus timoré.

Les deux n'évoluent pas du tout dans le même milieu familial. « *Chez moi, le contrôle parental était plutôt lâche; je pouvais disparaître la journée entière sans avoir de comptes à rendre; chez Tom Higgins, la discipline familiale se limitait à l'interdiction de faire sauter la maison.* »

Le roman tourne essentiellement autour des mésaventures des deux garçons. Chaque chapitre raconte un épisode particulier. L'ensemble forme un récit coloré, souvent rocambolesque.

Espions en herbe

Entre autres coups pendables, les deux comparses, Tom devant, l'autre derrière, entreprennent d'explorer les environs du Radar et de monter jusqu'aux mystérieux dômes au sommet de la montagne. « *Cette zone deviendrait top secret.* »

Opération réussie. Et combien impressionnante. « *J'avais l'impression d'être transporté dans un film de Martiens.* » Ils s'immortalisent bientôt en photo. Sauf que, bien sûr, ils vont se faire prendre.

La police militaire américaine va leur servir une bonne leçon. Ils seront arrêtés, mis en cellule. On va leur faire croire un temps qu'on les prend pour des espions communistes devant être remis entre les mains du FBI ou de la CIA. Et si on les libère finalement, c'est non sans un avertissement sévère: ce sera le peloton d'exécution s'ils reviennent rôder autour de la base.

Morale de l'histoire: « *Tom m'a toujours soutenu qu'il savait que le commandant bluffait. Il n'en a jamais rien dit aux autres, car cela aurait diminué notre gloire.* »

Il y aura un épisode particulièrement surréaliste, invraisemblable, lors d'une fugue

à l'aplomb des deux garçons, par la truculence des personnages qu'ils rencontrent sur leur route et par le comique des descriptions.

On peut voir *Sous le Radar* comme un roman initiatique, mais c'est l'amitié qui ressort. Les deux font la paire. S'ils connaissent des différends, s'ils en viennent à se chamailler parfois, ils finissent toujours par se réconcilier. Un lien indéfectible les unit. À moins que...

La fin demeure ouverte. On peut toujours rêver de retrouvailles.

SOUS LE RADAR

Pierre Breton
Boréal
Montréal, 2014, 296 pages

BULLETIN D'HISTOIRE POLITIQUE
VOL. 22, N° 3, PRINTEMPS-ÉTÉ 2014

Le RIN, parti indépendantiste, 1963-1968
Deuxième dossier: Le débat sur l'enseignement de l'histoire

nous choisissons notre avenir
NOUS VOTONS RIN

vib éditeur
Une société de Québec Média

Ironies du sort

CHRISTIAN DESMEULES

Échardes, dernier-né de Hans-Jürgen Greif, propose une quarantaine de nouvelles, 44 pour être précis, qui sont un peu dans la veine de celles qui composaient *Solistes* (L'Instant même), un petit bijou de proses huilées et acérées que l'écrivain avait fait paraître il y a une quinzaine d'années. L'auteur de *La colère du faucon* et de *La bonbonnière* (tous deux à L'Instant même) prend une fois de plus

plaisir, on le sent bien, à épingle les travers de ses contemporains. Des *Échardes*, donc, souvent regroupées par thème. La vieillesse, l'imminence de la mort, l'horizon qui se referme. Les petites ou les grandes névroses secrétées

comme un venin par certains milieux de travail sur les employés. Les animaux domestiques. L'exercice de la justice. On y fait ainsi la rencontre d'individus solitaires et maniérés, absorbés par leurs tics et parfois réduits à leurs toquades. Nonagénaires, poitrinaires ou cardiaques à l'article de la mort, crépusculaires de toutes sortes, ils espèrent ou bien craignent leur propre fin, jamais indifférents. Ailleurs, on nous fait les portraits de bénévoles intéressés par leur propre intérêt, de petits fonctionnaires, bureaucrates ou patrons abusifs.

des protagonistes souvent trop sûrs d'eux-mêmes, aveugles à leur propre bêtise. Des personnages que la vie — ou l'auteur, qui sait introduire habilement ses grains de sable dans l'engrenage — viendra faire trébucher sous nos yeux. Dans certains cas, même, ils font l'objet de lentes et patientes revanches.

La plupart des histoires, badigeonnées de l'humour cinglant de l'auteur, évoluent selon un schéma classique de

retournement final où l'ironie du sort triomphe souvent. Le procédé donne à l'ensemble un caractère peut-être un peu répétitif, il est vrai, et chacune des nouvelles qui enfonce le clou — ou pousse l'écharde — apparaît ainsi un peu comme une variation sur le même thème. Mais sans que la curiosité du lecteur s'érousse entièrement.

Rien qui renverse ou qui hante, rien de trop grave ou de transcendant, en somme, mais des histoires efficaces et tragiques qui nous font passer un bon moment. Aux commandes d'une malignité minutieuse, Greif s'insinue sous la peau de ses personnages et traque sans merci le ridicule ou l'odieux qui s'ignore.

Collaborateur
Le Devoir

ÉCHARDES

Hans-Jürgen Greif
L'Instant même
Québec, 2014, 268 pages

L'art de l'esquille

En fait, les histoires de Hans-Jürgen Greif mettent en scène

Hans-Jürgen Greif a badigeonné toutes les histoires qui composent *Échardes* de son humour cinglant.

RENAUD PHILIPPE LE DEVOIR

Gaspard LE DEVOIR
PALMARÈS

Du 21 au 27 avril 2014

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENTÉ NB DE SEMAINES

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENTÉ NB DE SEMAINES
1	Les héritiers du fleuve • Tome 3 1918-1929	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean 1/3
2	Messonges sur le Plateau-Mont-Royal • Tome 2	Michel David/Hurtubise 2/5
3	Messonges sur le Plateau-Mont-Royal • Tome 1	Michel David/Hurtubise 4/5
4	Gaby Bernier • Tome 3 1942-1976	Pauline Gill/Québec Amérique 3/5
5	Les héritiers d'Enkidiev • Tome 9 Mirages	Anne Robillard/Wellan 6/11
6	Les héritiers du fleuve • Tome 2 1898-1914	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean 5/2
7	Louise est de retour	Christine Brouillet/Homme 10/9
8	Isa • Tome 1 L'île des exclus	Sergine Desjardins/Guy Saint-Jean 7/2
9	Détours sur la route de Compostelle	Myéne Gilbert-Dumas/VLB -/1
10	Le secret de Lydia Gagnon	Claire Pombriand/Goélette 9/5

Romans étrangers

1	Central Park	Guillaume Musso/XO 1/4
2	Muchachas • Tome 2	Katherine Pancol/Albin Michel 2/3
3	La nuit leur appartient • Tome 2	Sylvia Day/Michel Lafon 3/3
4	Le chardonneret	Donna Tartt/Plon 5/15
5	Muchachas	Katherine Pancol/Albin Michel 4/9
6	Dark secrets	Michael Hjorth/Hans Rosenfeldt/Prisma 8/3
7	Moi, Michael Bennett	James Patterson Michael Ledwidge/Archipel -/1
8	La nuit leur appartient • Tome 1	Sylvia Day/Michel Lafon 10/10
9	Trainée de poudre	Patricia Cornwell/Flammarion Québec 6/6
10	La vie en mieux	Anna Galvaldi/Dilettante -/1

Essais québécois

1	Poing de mire	Normand Lester/Homme 1/2
2	La revanche des moches	Lea Clermont-Dion/VLB 2/3
3	Remettre à demain. Essai sur la permanence...	Jonathan Livernois/Boréal -/1
4	Paradis fiscaux: la filière canadienne	Alain Denaudeau/Écosociété 5/9
5	Le bon sens à la scandinave. Politique...	D. Côté M.-F. Raynault/PJM -/1
6	Derrière l'état Desmarais: Power	Robin Philpot/Baraka -/1
7	Contes et comptes du prof Lauzon • Tome 5	Léo-Paul Lauzon/Michel Brûlé -/1
8	Le prochain virage	François Tanguy Steven Guilbeault/Druide 1/7
9	Meurs de province	François Ricard/Boréal 3/5
10	Henri-Paul Rousseau, le siphonneur de la Caisse de dépôt	Richard Le Hir/Michel Brûlé 4/3

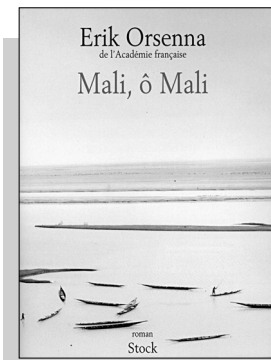
Essais étrangers

1	La grande vie	Christian Bobin/Gallimard 2/7
2	Plaidoyer pour l'altruisme. La force de la bienveillance	Mathieu Ricard/NIL 1/26
3	La vérité sur les médicaments	Mikkel Borch-Jacobsen/Édito 5/11
4	Construire l'ennemi. Et autres écrits occasionnels	Umberto Eco/Grasset -/1
5	Ou bonheur. Un voyage philosophique	Frédéric Lenoir/Fayard 10/3
6	L'indien malcommode. Un portrait inattendu des Autochtones	Thomas King Daniel Poliquin/Boréal 4/9
7	Pourquoi un enfant de 5 ans n'aurait pas pu faire cela.	Susie Hodge/Marabout -/1
8	La plus belle histoire de la philosophie	Luc Ferry Claude Capelle/Robert Laffont 8/11
9	Au pénit des idées. Les grandes questions de notre temps	E. Morin T. Ramadan/Presses du Châtelet 6/2
10	La grande saignée. Contre le cataclysme financier à venir	François Morin/Lux -/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

LA VITRINE



ROMAN

MALI, Ô MALI
Erik Orsenna
Stock
Paris, 2014, 403 pages

En 2003, l'académicien Erik Orsenna, conteur fabuleux, donnait vie à Madame Bâ. C'est encore elle, le guide de ce Mali méconnu, qui enchante l'écrivain de 67 ans, qui a passé une partie de sa vie en Afrique. Voyez son site Internet: il a couru le monde, trouvé l'île de la grammaire, celle des romans, de la capitainerie et de tous les voyages. Dans cette Afrique qu'il aime tant, il revient donner du coffre aux voix, aux chants et aux rythmes maliens. Madame Bâ Marguerite a son griot, Ismaël, qui lui donne de l'écho. Lorsque les événements se gâtent, elle se réfugie au nord, à Tombouctou, en même temps qu'arrive le président François Hollande. Elle le rencontre, prétexte à un échange vibrant. Elle dit ses craintes, la crise venue du Nord, des trafics, du désert, ce qui menace le Sud. Tout le livre parle, est fait pour être lu à haute voix, tout plein qu'il est de dialogues sympathiques. Orsenna est un trésor vivant pour la terre, avec ses traités sur l'eau, sur la route du papier, sur l'entreprise des Indes par Colomb. Cet économiste universitaire, qui a du sang cubain, entré dans les hautes fonctions de la politique internationale, conseiller d'Etat et écrivain, aime beaucoup la mer. Pas grand espace de côtes qu'il n'ait longé. Cet homme avisé, aimant s'engager et se frotter au grand public, écrit simplement. Drôlement bien. On y apprend de vraies choses sur le cœur de l'Afrique, dans ce Mali de tous les trafics (armes, tabac, drogues et faux médicaments). L'espérance naît du savoir d'Orsenna.

Guylaine Massoutre

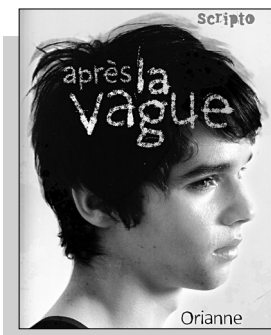


POÉSIE

SALUT LOUP!
Laurance Ouellet Tremblay
La Peuplade
Chicoutimi, 2014, 94 pages

Déroutante, la poésie de Laurance Ouellet Tremblay dans *Salut Loup!*? Si! Au point de se demander où se cache en fait cette poésie-là. Dans la première partie intitulée «*L'engendration*», on trouve ce poème: «*L'engendration est le mouvement de l'engendrement comme l'aviation est le mouvement de l'avion et la natation le mouvement de la nata*»; perplexe, on trouve cette autre précision, à savoir que «*l'engendration est un phénomène vital de passage d'organes et de passage de garde*». On se gratte un peu la tête. D'autant plus qu'on y trouve «*de la bouillie de chair / de la nuée de voix*». Comme on n'y comprend pas grand-chose, on se dit qu'on est aussi bien de se rabattre sur la poésie elle-même, ailleurs, où on apprend qu'on serait «*prêts à revêtir nos peaux soufflées, nos grands ballons doux, balles de beaux d'en bas, bébelles de bombons*». Une idée s'impose: tout pour le ludique. Mais aussi, quelque part, la revendication face à la vie, à l'urgence d'être, sur tous les tons, grands loups avides de la chair et de l'esprit de survie. Cette poésie se situe dans la jouissance de la langue et du désordre, mais elle est une rafale d'air qui ouvre des vannes: toute curieuse qu'elle soit, elle est faite de cette eau qui met le langage à mal et en joie, et «*nous restons là / ahuris / usés / effrayés qu'elle ne nous altère / irrémédiablement*».

Hugues Corriveau

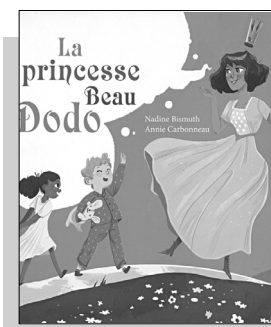


ROMAN POUR ADOS

APRÈS LA VAGUE
Oriane Charpentier
Gallimard Jeunesse
Paris, 2014, 176 pages

En voyage avec leur famille dans un pays d'Asie du Sud, les jumeaux français Jade et Maxime, 15 ans, sont sur la plage quand le dévastateur tsunami de l'océan Indien, en 2004, engloutit tout. In extremis, Maxime s'en sort, mais sa sœur est engloutie par la vague. Lancé sur les chapeaux de roues grâce au récit très réussi du chaos créé par le raz-de-marée, ce roman pour adolescents explore ensuite la détresse psychologique du survivant, rongé par la culpabilité et en proie au désespoir. Dans son errance post-traumatique, qui l'entraîne jusqu'à Prague et à Montréal, Maxime apprend à transformer son chagrin en force et à trouver «*sa force dans la faiblesse*». La romancière flirte parfois avec les clichés liés à l'univers du deuil, mais parvient néanmoins, par la finesse de son style efficace, à nous faire partager les lourdes émotions de l'adolescent endeuillé.

Louis Cornellier



ALBUM JEUNESSE

LA PRINCESSE BEAU DODO
Nadine Bismuth et Annie Carbonneau
Éditions de la Bagnole
Montréal, 2014, 32 pages

Nadine Bismuth a déjà démontré son talent pour la parodie dans son roman *Scrapbook* (Boréal, 2004). Pour son premier opus en littérature jeunesse, elle poursuit dans cette veine avec un récit qui se moque assez gentiment des classiques de têtes couronnées passées à la moulinette Disney. Elle raconte l'histoire d'une princesse mal mariée qui dort tout le temps, et ne s'en lasse pas, au grand déplaisir de son ennuyeux époux, qui fait appel aux services de «*la meilleure sorcière de l'univers*» pour extirper sa moitié endormie de sa torpeur. Mal lui en prendra quand celle-ci s'activera, beaucoup trop. Elle se trouvera heureusement une mission utile auprès des enfants endormis du monde. Les illustrations colorées et tout aussi moqueuses d'Annie Carbonneau égayent ce pastiche amusant.

Amélie Gaudreau



JEAN-LUC BERTINI/OPALE

Chevillard est un invité qui observe nos codes et les pointe avec distraction, en logicien décalé, de sorte qu'il n'en reste que leur nullité.

La joyeuse anarchie de Chevillard

Outre un blogue, Éric Chevillard tient une stimulante chronique littéraire au *Monde des livres* depuis août 2011. Ce lecteur assoiffé a surtout publié 34 livres, d'un style impayable: l'humour. Rien de plus difficile à décrire et de plus irrésistible quand vient le temps de s'esclaffer. Qui aime l'incongru sera amplement servi avec *Le désordre azerty*.

GUYLAINE MASSOUTRE

«*Le sens de la vie, c'est justement de s'amuser avec la vie*», écrivait sérieusement Kundera dans *Risibles amours*. Chevillard est de ces intelligences affairées à tourner les manches à l'envers, à secouer les clichés, à faire remonter l'homme au singe et à déplier l'inconscient sans jamais se vanter. Discret, il mime la bêtise, fait quelque chose de rien, et ce rien devient une insolence qui vous immerge dans *Le désordre azerty*.

Prenez le titre. *Azerty*, est-ce un mot savant, un terme technique, une bactérie, une maladie psychique? C'est un peu tout cela, cet ordre du clavier européen de la machine à écrire, établi au XIX^e siècle pour permettre une frappe rapide. Variante du qwerty, ce vrai ordre faux se décline selon les langues. Robert et Larousse en font un adjectif invariable. Résultat? Plus que les faces d'une médaille, «*désordre*» et «*azerty*» font la paire, comme les gifles qui vont par deux, ou les pantoufles, ou les ailes. Deux gants d'une paire.

Ses centaines de pages auront secoué la langue! Pari gagné. Qui n'a gloussé à l'esprit de Chevillard, à cette «*inquiétante étrangeté*» freudienne des jeux avec le sérieux, le

coup de pied à la langue et le pied de nez aux énoncés! Chevillard est un invité qui, observant vos codes, les pointe avec distraction, en logicien décalé, de sorte qu'il n'en reste que leur nullité. Le voudriez-vous à votre table?

Fabrique de preuves

Le désordre azerty ne prend le clavier que pour mettre en question ce qui en sort. Chevillard à sa machine comme la rime à l'alexandrin, avec ses outils il forge du comique et fouille les fabalades de la métaphore filée. De la grivoiserie? Non. Des mots-valises? Non. Des lapsus? Non. Des doubles sens, des homophonies et autres phobies? Nenni. Quel trouble trope, alors?

Du jadis où Chevillard peignait l'écrivain en démarcheur, en fantôme, en crabe ou en hérisson, il a forgé des perles baroques qui sont aux idées ce que les lapins dans la lune par temps clair sont aux cœurs purs. Un imaginaire littéraire, un sens critique solide, une improvisation fulgurante, un cabotage théâtral avec exhibition de mots sous un masque à succès. Ce téméraire Arlequin profane les pe-

tites misères et les tartufferies, sans quitter sa posture ordinaire, grenouille émancipée du désir d'être bœuf, ce souffre-douleur.

Il saisit d'abord le dictionnaire au mot «*aspe*». «*Appareil à tisser la soie des cocons*» ou «*Dévidoir servant à tirer la soie des cocons*», selon les dictionnaires. Huit pages de griboillage drolatique s'ensuivent. Le poisson vous glissera sous les yeux dans le flot des mots. Jusqu'à ce «*zoo*», lisez «*zou*», et toute une ménagerie échoue à l'arche, dans l'ordre déréglé de qui imposa un jour cet étrange clavier.

La force du désordre

Bruit insignifiant, direz-vous? Perte de temps? Bruno Blanckeman, Tiphaine Samoyault, Dominique Viart et Pierre Bayard plaident pour lui dans *Pour Éric Chevillard* (Minuit, 2014). «*L'hermèneutique du fou*»; «*Rendre bête*»; «*Littérature spéculative*»; «*Pour une nouvelle littérature comparée*»: ces professeurs vantent ainsi son originalité, sa singularité contraire aux produits de la marchandisation. Hommage aux lubies, aux fluctuations de l'énorme,

à la dissolution.

Chevillard est une bouffée d'air dans un horizon encombré. Il y a du Michaux, du Lautréamont et surtout du Chevillard dans son style de jongleur. Un écart irréductible avec le déjà lu, malgré l'ancrage solide au savoir. Aussi a-

til remporté le prix Vialatte 2014 pour toute son œuvre, surtout ses trois livres récents: *Le désordre azerty* (Minuit), *Péloponnèse* (Fata Morgana, 2013) et *L'autofictif en vie sous les décombres* (L'Arbre vengeur, 2014). Ce à quoi l'impatient a répondu sur son blogue: «*La dotation du prix Alexandre Vialatte est de 6.105 euros, soit la hauteur du Puy de Dôme et la longueur du fleuve Congo cumulées. Il se trouve que je suis cette année le lauréat de ce prix.*»

Tiré du *Désordre azerty*: «*Quinquagénaire! N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie? Si je rassemble mes souvenirs, pourtant, il n'y a certes pas de quoi occuper des années en si grand nombre — que vais-je bien pouvoir faire de tout ce temps? Voici ce qui me revient, pêle-mêle, comme un tiroir que l'on renverse.*» Et cela commence, l'inventaire liste en association libre. Sept pages de liste, un vrai cabinet de merveilles. Ses liens avec Jérôme Lindon comme sa correspondance avec Gaëtan Soucy. C'est une pêche d'aspes, circulez les biographes, copistes et perroquets, l'auteur prend son envol, vous reculez, allez zou!

Collaboratrice
Le Devoir

LE DÉSORDRE AZERTY

Eric Chevillard
Minuit
Paris, 2014, 202 pages

POUR ÉRIC CHEVILLARD

Collectif
Minuit
Paris, 2014, 128 pages

La vie comme recommencement

GILLES ARCHAMBAULT

Marcello Fois réussit à mener de front deux carrières littéraires, celle d'auteur de polars et celle de chanteur de son coin de pays, la Sardaigne. Le roman qui nous occupe aujourd'hui est le deuxième tome d'une trilogie commencée avec *La lignée du forgeron* (Seuil, 2011). Chacune de ces œuvres constitue toutefois un tout et ne constitue pas une suite de la précédente.

Lorsque commence *C'est à toi*, Vincenzo sort de l'orphelinat où il a passé son enfance et son adolescence. On est en octobre 1943, l'Italie est en guerre. Lorsqu'il arrive en Sardaigne, à la suite d'une traversée houleuse, il n'a qu'un document qui atteste qu'il a pour patronyme Chironi et que dans un village nommé Nuoro se trouvent des parents dont il ignore tout. Il part donc à leur recherche. Parfait ingénu, il doit se fier à des in-

connus. Il est rapidement accepté par son grand-père Michele,

forgeron de métier, et Marianna, sa tante.

Dans ce coin éloigné, bientôt aux prises avec la malaria et une épidémie de sauterelles, la guerre se déroule ailleurs. Vincenzo ne tarde pas à s'imposer. Même si Marianna s'est déjà affichée comme fasciste, elle accepte que Vincenzo ait plutôt des affinités communistes. D'autant que, pour la construction d'une église, il faudra bien que la forge fonctionne. Vincenzo se mêle de politique, sans trop de succès. De même son mariage avec Cecilia, qu'il aime follement, se met-il à battre de l'aile. Après deux fausses couches, Cecilia se refuse à lui. Il demande de plus en plus à l'alcool ce que l'amour lui refuse.

Un soir pourtant, il oblige sa femme à lui céder. Puis, honteux, il se suicide. Il ne saura jamais que Cecilia mènera sa grossesse à terme cette fois.

Un soir pourtant, il oblige sa femme à lui céder. Puis, honteux, il se suicide. Il ne saura jamais que Cecilia mènera sa grossesse à terme cette fois.

Le clan du père

À la fin du livre, on apprend que le fils issu du geste de Vincenzo sera père à son tour. Quant à Michele, devenu centenaire, il meurt, s'imaginant en conversation avec l'ange de la mort qui lui apprend qu'il ne meurt pas, mais qu'il renaît grâce à un nouveau-né qui perpétue la famille des Chironi.

On comprend que la recherche du père est le véritable thème du livre. Vincenzo n'a pas connu le sien, n'a jamais su qu'il était devenu à son tour. Surtout, il n'a pas compris qu'il était le chaînon d'une lignée. Perpétuel étranger, croyant

jusqu'à la fin qu'il lui serait impossible d'être père, à l'image de son géniteur mort à la guerre, il a perçu son voyage humain comme une errance.

La beauté de ce roman vient de la grandeur d'un hymne à la vie. Marcello Fois sait parler de la nature sauvage d'un coin perdu de Sardaigne et des gens qui l'habitent. Il y a tout de même une certaine lourdeur dans l'évocation de ce clan familial. Une lourdeur qui dépendrait de la thèse développée. De très grands écrivains se sont appliqués à dénoncer cette filiation obligée que veut illustrer notre auteur. Doit-on continuer l'œuvre de nos ancêtres et s'en réjouir? L'option de Marcello Fois est sans équivoque. Si le lecteur admet, ne fût-ce que le temps de la lecture, cette profession de foi, il sera comblé.

Collaborateur
Le Devoir

«*À force de répéter, étant vieux, nous découvrons être moins spéciaux que nous n'avions cru l'être*»

Extrait de *C'est à toi*

C'EST À TOI

Marcello Fois
Traduit de l'italien
par Jean-Paul Manganaro
Seuil
Paris, 2014, 329 pages

LIVRES

Les batailles de Cocke

LOUIS
HAMELIN

Si le calembour est, comme l'a dit Hugo, la fièvre de l'esprit, alors toute une période de la littérature québécoise sent très fort le guano. «*Méat coule pas*», écrivait Réjean Ducharme. «*Au nord, ton père et ta mère!*», lui répondit, dans *Race de monde*, un futur géant du «lard d'écrire».

La redécouverte des œuvres d'Emmanuel Cocke, à laquelle le collègue Christian Desmeules faisait écho dans ces pages l'automne dernier, suivie, cet hiver, de la parution d'une première biographie, est l'occasion de localiser un autre des astres de cette bulleuse nébuleuse ducharmienne, au point que Cocke dut parfois s'en défendre: «*On m'a dit que ça fait Ducharme, mais je n'ai pas attendu qu'il écrive pour faire des jeux de mots*», écrit-il dans une lettre adressée au bon Réginald Martel, citée par son biographe, Ralph Elawani.

De celui-ci, que nous ne connaissons pas, de son écriture, de son ouvrage, de son style, seuls éléments à notre disposition pour juger du sérieux du personnage, il y a beaucoup à dire, et d'abord ceci: n'est pas Réjean Ducharme qui veut, ou même Emmanuel Cocke. «*Correspondant, caresse pendant, careless pardon?*» se lit, page 84, un intertitre qu'on suppose être du cru du biographe. Une nébuleuse ducharmienne, disais-je. L'absence de génie de la langue, de la simple musique des mots, chez ses plus mauvais disciples, trouve parfois un abri dans le nuage d'encre de seiche de la nébulosité du style et les calembours douteux.

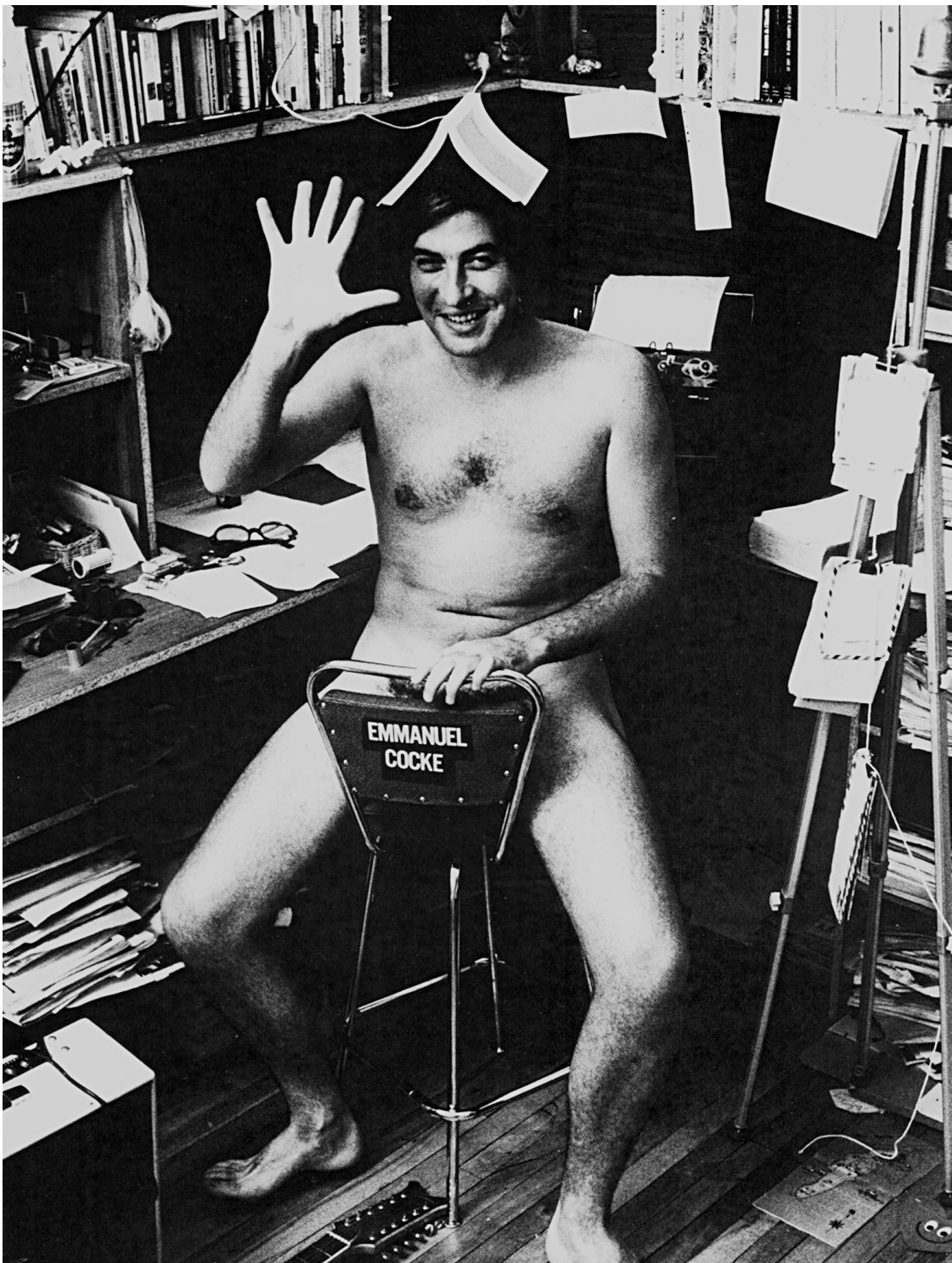
D'après Ralph Elawani, «*Lucien Francaeur se lamente aujourd'hui de l'obscurantisme dont a souffert cette période que le temps et les institutions, par leur manque de laxisme, amènent assidûment*». J'ai beau relire... Enfin, tant mieux pour lui si son éditeur le comprend.

Parce que même avec des dizaines de milligrammes de substances hétérogènes dans le sang, le rockeur-cowboy serait sans doute incapable de s'exprimer d'une manière aussi confuse, et si ça se produisait, il incomberait alors au biographe d'y mettre un peu d'ordre. D'ailleurs, le bon vieux Lucien y va au contraire d'une ou deux observations ne manquant pas de pertinence: «*[...] on n'a pas eu la chance d'avoir un Ginsberg qui a documenté le tout ou qui a continuellement archivé, photographié et fait de ça un monument.*»

Prose combat

Non, le problème, je ne l'écris pas sans tristesse, réside dans la prose de Monsieur Elawani elle-même, comme dans l'évidente absence de tout travail éditorial digne de ce nom réalisé sur son manuscrit. Mettons que vous êtes un lecteur professionnel et que, sous vos yeux, un personnage «*s'embourbe dans un cambouis adultère*», vous faites quoi? Dans les lignes qui précèdent, dans celles qui suivent, vous cherchez en vain la mention d'un garage. Parfois, il faut reconnaître que les formules éprouvées telles que «*courailler*», «*infidélités*» et «*tromper sa femme*» font le boulot: aucune honte à les employer.

Je sais de quoi je parle. J'ai moi-même été ce jeune auteur qui, pour épingler les turpitudes du grand patronat, n'hésitera pas à évoquer des «*cerveaux arrimés au modèle entrepreneurial et à son bouillon de fèces déguisé en macédoine*» (Ralph Elawani, préface à *L'exquis cadavre*, du même Cocke). De voir qu'Elawani est né en 1986 serait de nature à me rassurer. C'est l'âge des abus. Il va s'en remettre. Mieux: il est presque assuré de vivre plus longtemps que son biographié, renversé en



L'auteur, journaliste et critique Emmanuel Cocke est associé à la contre-culture montréalaise des années 1960-1970. Il est décédé en 1973.

pleine poursuite de la gloire par une mauvaise vague, puis tué par les soins inadéquats reçus, à 28 ans, en Inde.

Méta métaphore

Et puis, du caca qui de bouillon devient macédoine, si l'idée est de faire baroque à tout prix, je n'ai rien contre. On a un autre problème quand la langue, à force de perdre en précision, ne réussit plus à assurer l'articulation des idées. On aimerait pouvoir accuser la traduction, mais le problème, c'est qu'on a affaire à une version originale. C'est presque

un miracle que ce livre écrit dans un idiome approximatif, caractérisé par une syntaxe bancroche et une grammaire joyeusement massacrée, parvienne tout de même à intéresser, la faute en étant aux drôles de moineaux dont les portraits rapidement esquissés font pâlir par contraste le sujet principal de ces pages, je pense aux Patrick Straram et Piel Maltais, pour s'en tenir aux seuls faux Indiens. C'est toute l'époque qui fascine.

Venons-en à la thèse qui, au-delà de la dimension proprement biographique, est exposée dans cet ouvrage. Elle s'annonce déjà dans le «*Mot de l'auteur*» placé au début: «*À l'aube du quarantième anniversaire de la mort de l'auteur de L'emmanuscrit de la mère morte (Tête première) la diffusion des premiers pas de la contre-culture québécoise ne s'est pas effectuée de manière à en assurer la postérité.*» D'où notre relatif oubli de l'œuvre marginale d'un Cocke, «*[pulsivité], croit Elawani, par l'industrie culturelle [qui] tient les rênes [et] conditionne la culture.*»

D'abord, il est loin de réussir à nous convaincre que Cocke fut un personnage im-

portant de ladite contre-culture. Figure de la scène locale des sixties, soit. Mais la contre-culture fut une expérience, ensuite une posture, et si les jeux de mots suffisaient, Réjean Ducharme serait un auteur canonisé de l'underground. Oui, la prose de *L'emmanuscrit...* fait parfois penser à du Burroughs, mais des filiations littéraires de l'auteur, on ne saura pas grand-chose en lisant cette bio embrouillée et bâclée où manque le fil conducteur. On en ressort avec l'impression que, contrairement à la sauvagerie éponge des bas-fonds californiques que fut Straram, à l'expérimentateur de drogues et petit pape autoproclamé de

la conscience alternative que fut Jean Basile, Emmanuel Cocke, avec sa belle gueule et son sourire goguenard, s'est arrangé le plus souvent pour tenir ces histoires de «hippies» à distance...

La contre-culture comme héritage bloqué, jamais transmis, voilà d'ailleurs un beau paradoxe. Son essence même fut le désir d'habiter le présent, de flamber dans l'instant.

C'EST COMPLET AU ROYAUME DES MORTS
EMMANUEL COCKE, LE CASCADEUR DE L'ESPRIT
Ralph Elawani
Tête première
Montréal, 2014, 248 pages

DICTIONNAIRES

Malin et grands méchants

CAROLINE MONTPETIT

On dit qu'il est dans les détails. Autant dire qu'il est partout. Pour ceux, et ils sont sans doute nombreux, qui n'ont jamais vu le diable en personne, Alain Rey s'est attardé à le décrire dans un dictionnaire: *Le dictionnaire amoureux du diable*.

Mais, comme Dieu, le diable est à la fois omniscient et insaisissable. Le dictionnaire énumère donc les formes, infinies, que les hommes lui ont données dans la culture: crapaud, serpent ou bouc, sorcier ou sorcière. Diable exorciste ou émissaire du désir tentateur. À défaut de l'avoir vu, on croit parfois entendre son rire. «*Ce rire-là témoigne de la gaieté du diable lorsqu'un péché est commis*», écrit Rey.

Diable d'hommes

Dans l'ouvrage *Dictionnaire de la méchanceté*, on cite Robert Muchembled, qui dit que le diable tend à s'effacer au XX^e siècle. «*Ou plutôt il s'intériorise pour prendre peu à peu la figure de l'homme lui-même.*» On abordera ici le thème de la cruauté chez Edgar Allan Poe, ou à l'opéra, mais on recense aussi de célèbres méchants, de Cléopâtre à Marie Tudor, dite la sanglante. La fiction n'est pas en reste, avec Dracula, Cruella d'Enfer, Médée ou le terrible Barbe-Bleue. Sans parler des nombreux tueurs en série de l'histoire, d'hier et d'aujourd'hui, qui auraient eu une juste place dans cet inquiétant panthéon.

En introduction, les auteurs signent cette réflexion qui s'applique, sans doute, tant pour le diable que pour le méchant.

«*Au fond, parce qu'il marque de son empreinte la mémoire des Hommes, le vrai méchant réussit le triste exploit de conquérir une étincelle d'éternité.*»

Le Devoir

DICTIONNAIRE AMOUREUX DU DIABLE
Alain Rey
Plon
Paris, 2013, 976 pages

DICTIONNAIRE DE LA MÉCHANCÉTÉ
Sous la direction de Lucien Faggion et Christophe Regina
Max Milo
Paris, 2013, 382 pages

Alain
ReyDictionnaire
amoureux
du
DiableDICTIONNAIRE DE LA
MÉCHANCÉTÉ

Max Milo

RALPH ELAWANI
C'EST COMPLET AU ROYAUME DES MORTS
EMMANUEL COCKE
LE CASCADEUR DE L'ESPRIT
Tête premièreSocrate en 2014? Nos rhéteurs
n'ont qu'à bien se tenir!

ROBERT AIRD et YVES TROTTIER

Qu'en dis-tu, Socrate?



v1b éditeur

v1b éditeur
Une société de Québecor Média

«*Croyez-vous en Dieu? Non, mais j'espère que lui croit en moi.*»

Emmanuel Cocke,
en entrevue

MICHEL TREMBLAY

Les
clefs
du
Paradise

«*Michel Tremblay, avec la créativité et la verve extraordinaire qu'on lui connaît, raconte comment Édouard, un enfant de la crise et de la pauvreté, est arrivé jusqu'au paradis des nuits de Montréal. [...] Ses personnages, tellement solides, puissants, vivants et réalistes, surgissent au fil des pages, surprennent, émeuvent et font rire.*»

Marie-France Bornais, *Le Journal de Québec*

514 524-5558 lemeac@lemeac.com

Société
de développement
des entreprises
culturelles
Québec

© V. Tony Hauser

ESSAIS

Quelle histoire pour le Québec?

Limité par son format, cet ouvrage s'avère néanmoins une bonne introduction à notre histoire



LOUIS CORNELIUS

Quel livre pourrait-on conseiller à une personne qui voudrait découvrir ou redécouvrir avec plaisir l'histoire du Québec? Cet ouvrage, évidemment, devrait être une synthèse couvrant tous les grands moments de cette histoire, de la Nouvelle-France, et même avant, jusqu'à aujourd'hui.

Serait-ce le classique *Canada-Québec, 1534-2000* (Septentrion, 2000), des Lacoursière, Provencher et Vaugeois? Très riche en contenu, cet ouvrage est toutefois un peu trop scolaire. *Histoire populaire du Québec* (Septentrion, 1995-2008), du même Jacques Lacoursière, alors? Il y a là, encore une fois, beaucoup de matériel intéressant, mais l'ensemble, qui fait cinq tomes, est fastidieux. Peut-être *Une histoire du Québec racontée par Jacques Lacoursière* (Septentrion, 2002)? La synthèse est plutôt réussie, mais manque d'élan. Les deux tomes de *Marcel Tessier raconte...* (L'Homme, 2000 et 2004) brillent, eux, par leur style énergique, mais ont un je-ne-sais-quoi de folklorique qui les empêche de prétendre au titre d'ouvrages de référence, même s'ils sont très stimulants.

La série *Mythes et réalités dans l'histoire du Québec* (Hurtubise, 2001-2010), de Marcel Trudel, est un petit chef-d'œuvre regorgeant de trésors, mais il ne s'agit pas vraiment d'une synthèse. *L'histoire du Québec pour les nuls* (First, 2012), d'Éric Bédard, remplit, pour sa part, toutes les conditions pour s'imposer comme l'ouvrage à lire par quelqu'un qui souhaite avoir une vue d'ensemble, mais le format de la collection dans laquelle il est publié (texte surdivisé en sections, abus des encadrés et des incidences) rend sa lecture systématique assommante.

On comprendra, de ce tour d'horizon, qu'il n'y a, pour le moment, pas de réponse vraiment satisfaisante à la question formulée en ouverture de cette chronique. Tous les ouvrages mentionnés ont d'évidentes qualités, mais aucun



HURTUBISE

d'entre eux ne peut prétendre sans contredit au statut de synthèse rigoureuse et agréable à lire de l'histoire du Québec. Cet ouvrage de référence qui s'imposerait comme une évidence, donc, nous l'attendons encore.

Limite du format

Ce ne sera pas, malheureusement, *L'histoire du Québec en 30 secondes*, des historiens et didacticiens Sabrina Moisan et Jean-Pierre Charland. Ce livre, bien fait, pourra certes être lu avec profit pour ceux qui souhaitent mieux connaître notre histoire, mais, comme dans le cas du livre de Bédard, le format de la collection dans laquelle il est publié lui impose des contraintes de brièveté qui limitent sa portée. Présenter les tenants et aboutissants de la Conquête en une ou deux pages, par exemple, force à des raccourcis nécessairement frustrants.

Moisan et Charland, dans ce contexte, ont bien travaillé. En introduction, ils évoquent, à

raison, le fait que «*les querelles sur ce qui devrait être appris une bonne fois pour toutes sont sans fin, et pour cause*». L'histoire, en effet, par sa nature, ne peut qu'engendrer une «*pluralité de récits*», en fonction de l'angle choisi, et elle demeure «*un objet de revendications et un objet de propagande*».

Faut-il raconter l'histoire du seul groupe canadien-français? Sinon, quelle place faire aux autres communautés? Doit-on insister sur les grands événements et sur les principaux personnages historiques (histoire politico-nationale) ou plutôt mettre l'accent sur les phénomènes structurels et sur les groupes sociaux (histoire sociale)?

Les historiens, ici, ont opté pour une approche principalement sociale, sans exclure la trame politique et nationale. Dans le dernier chapitre de l'ouvrage, intitulé «*Les défis de la modernité. 1976 à nos jours*», ils traitent, par exemple, du ralentissement écono-

mique des années 1980, des enjeux liés à l'immigration et de la Paix des Braves, tout en consacrant des «*profils*» à Pierre Elliott Trudeau et à René Lévesque et en revenant sur les référendums de 1980 et de 1995.

Dans *L'histoire du Québec en 30 secondes*, les historiens et didacticiens Sabrina Moisan et Jean-Pierre Charland ont opté pour une approche principalement sociale, sans exclure la trame politique et nationale.

Ils affirment, ce faisant, et à raison, que l'opposition radicale entre l'histoire politico-nationale et l'histoire sociale n'a pas lieu d'être et que les deux approches se complètent. La dominante, pour eux, va à la seconde approche, un choix que je trouve très hasardeux quand il s'agit d'introduire des

débutants à l'histoire, mais sans exclusion de la première.

Débats multiples

L'histoire, on l'a souligné, est une matière à débats, et celle du Québec n'échappe pas à cette règle. Pour cette raison, il faut saluer le choix qu'ont fait Moisan et Charland de faire ressortir certaines querelles d'interprétation liées à quelques événements spécifiques. La question du premier peuplement de l'Amérique, par exemple, n'est pas tranchée. On a longtemps considéré comme une évidence le récit selon lequel ce peuplement avait été le fait de peuples provenant de la Sibérie, venus ici par le détroit de Béring. Or, rappellent les historiens, une autre hypothèse évoque un peuplement par des peuples d'origine australienne, venus par la voie maritime pacifique.

Il y a dispute, aussi, au sujet

des effets de la Conquête. «*La fin de la Nouvelle-France, demandent en ce sens les historiens, constitue-t-elle une catastrophe ou une "heureuse calamité" pour les Canadiens? La réponse est probablement nuancée*», écrivent-ils.

Les nationalistes, dont je suis, trouveront cette conclusion scandaleuse, mais ils auraient tort de reprocher à Moisan et à Charland de rappeler qu'un débat existe sur le sujet, débat qui n'est pas sans lien avec l'ambivalence contemporaine des Québécois quant à leur destinée nationale.

On en dira autant, d'ailleurs, du débat concernant les intentions des Patriotes. Les rébellions expriment-elles d'abord une volonté d'indépendance nationale ou un désir de libéralisme, comme le postule John Saul? J'ai ma réponse, mais je la sais contestée. Au sujet du référendum de 1995, enfin, les historiens soulignent à juste titre que son résultat «*laissa une impression de victoire volée*».

S'il n'est pas, donc, la synthèse idéale de l'histoire du Québec, cet ouvrage s'avère néanmoins, tout compte fait, un formidable outil de découverte ou de redécouverte de notre malaisée épopée, qu'il faudrait bien faire mieux connaître aux cégépiens.

louisco@sympatico.ca

L'HISTOIRE DU QUÉBEC EN 30 SECONDES

Sabrina Moisan et Jean-Pierre Charland
Hurtubise
Montréal, 2014, 160 pages



Il y a cent ans, on tua Jaurès

Bruno Fuligni revisite les textes du penseur socialiste et pacifiste

MICHEL LAPIERRE

Le centenaire, cette année, du déclenchement de la Première Guerre mondiale est aussi celui de l'assassinat de Jean Jaurès par un compatriote nationaliste. Le mobile du crime? Le penseur politique français, unissant patriotisme, internationalisme et pacifisme, s'opposait au conflit avec éloquence et logique. Si l'oligarchie capitaliste, comme il le déclara, «*porte en elle la guerre, comme une nuée dormante porte l'orage*», la paix, elle, viendra du peuple.

Voilà ce qu'a compris on ne peut mieux Bruno Fuligni dans sa vibrante anthologie commentée *Le monde selon Jaurès*. L'écrivain et historien montre que le mouvement social et l'élan national ne font qu'un pour l'orateur intarissable qui, tout en sueur, après un discours de trois heures sans notes, devait se changer. La ferveur des travailleurs ne se divise pas et rassemble l'humanité par-delà les frontières. Elle est source de paix.

Docteur en philosophie, dreyfusard, fondateur du quotidien *L'Humanité*, Jean Jaurès (1859-1914) s'illustre surtout comme député socialiste. Il désambourgeoise l'héritage révolutionnaire et républicain au point d'affirmer que «*la liberté, c'est l'enfant de la classe ouvrière, née sur un grabat de misère*». Selon

«*Un peu d'internationalisme éloigne de la patrie; beaucoup d'internationalisme y ramène*»

Jean Jaurès

lui, patrie et humanité s'interpénètrent. Sur un ton prophétique, il lance: «*C'est dans le prolétariat que le verbe de la France se fait chair*».

Lois sociales

Fuligni a su discerner dans l'union patriotique des classes qu'exalte l'orateur «*une étonnante préfiguration de la Résistance*». Jaurès ne se contente pas d'encourager le patriotisme défensif, nullement offensif. Partisan, dès 1892, de mineurs en grève, il soutient que des lois sociales «*referont seules l'unité de la patrie, en faisant disparaître les classes*».

Jaurès apostrophe la droite nationaliste qui se targue d'être, à l'encontre de la gauche qu'il incarne, le seul dépositaire authentique de la tradition française. Il proclame: «*Nous avons, nous aussi, le culte du passé...*

C'est nous qui sommes les vrais héritiers du foyer des aïeux; nous en avons pris la flamme, vous n'en avez gardé que la cendre.»

Lui, libre penseur mais spiritualiste, champion de la laïcité mais admirateur de «*l'universelle possibilité du relèvement*» que le christianisme a enseignée au monde, il reproche à l'Église, fermée au progrès et à la démocratie, d'être infidèle à l'évangélique «*promesse de vie que les révolutionnaires de la pensée et de l'action n'ont jamais égalée*».

Pourtant, une autre grande figure française sensible à la dimension sociale du christianisme, Charles Péguy, mort lui aussi en 1914, cette fois à la guerre, accuse l'orateur d'être, à cause de son pacifisme et de son internationalisme, «*un agent du parti allemand*». C'est dire à quel point Jaurès, tribun de «*l'unité humaine*», comme le présente Fuligni, restait un prophète solitaire devant un nationalisme qui, inconciliable avec cette unité, aveuglait même les meilleurs.

Collaborateur
Le Devoir

LE MONDE SELON JAURÈS
POLEMES, DISCOURS
ET PROPÉTIES
Bruno Fuligni
Tallandier
Paris, 2014, 224 pages

Célébrez les 40 ans d'Art Global et courrez la chance de gagner

- 1^{er} prix** Aquarelle originale en couleur de Pierre Tougas, tirée du somptueux livre d'art *L'énigme du retour* de Dany Laferrière d'une valeur de 1450 \$
- 2^e prix** Dessin original noir et blanc du même artiste d'une valeur de 400 \$
- 3^e prix** Cinq beaux livres d'une valeur totale de 185 \$

Pour être éligible au concours, procurez-vous le livre d'art *L'énigme du retour* (quantité limitée) au prix spécial de 149 \$ (TPS et transport inclus) avant le 20 mai 2014.

Rendez-vous artglobal.ca pour voir le livre.

Remplissez le coupon et retournez-le accompagné d'un chèque à Art Global, 507, Place-d'Armes, bureau 1211, Montréal (Québec) H2Y 2W8 ou payez via artglobal.ca

Nom : _____
Prénom : _____
Adresse : _____
Ville : _____ code postal : _____
Téléphone : _____ courriel : _____

Les gagnants seront choisis par tirage au sort le 26 mai 2014 à midi dans les locaux d'Art Global. Ils devront répondre à une question mathématique lorsqu'ils seront avisés de leur prix. Règlement disponible chez l'éditeur.